

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 9

Artikel: L'aubade
Autor: Fuster, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)


Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rappelez-vous que la plupart des hommes célèbres, des grands savants, des généraux vaillants, à l'école, n'étaient que des cancre. Cette constatation doit vous remplir d'aise et doit vous permettre de regarder l'avenir avec le sourire. Certes, il serait dangereux de voir là un critérium infaillible, mais c'est tout de même une source de consolation qui en vaut bien une autre.

Al. Ma.

L'AUBADE

 L vient de s'éveiller en moi, — la musique militaire passait sur le boulevard ! — une délicieuse et cristalline impression d'enfance.

J'étais dans ma ville natale, à Yverdon : quelques rues silencieuses, un vieux château tout noir, de petits ponts sur des bras de rivière, des trottoirs étroits, beaucoup d'enseignes, les collines moelleuses, et, de l'autre côté, coupant le ciel de sa ligne droite et bleuâtre, le Jura.

J'étais donc là, chez mon oncle, dans l'antique maison de la rue du Lac... L'arrière-cour était humide, la cour intérieure était sombre ; sombres aussi les couloirs, et les escaliers aux marches usées, arrondies par des générations successives de pas. Il y avait des hirondelles qui nichaient sous un rebord du toit : leur arrivée faisait événement. Le chat de la maison était noir ; sec, maigre, taciturne, mon oncle jouait du violon ; — et j'habitais, tout en haut, dans le mystère d'un étage vide et muet, une petite chambre aux volets verts, dont le plancher craquait sous mes pieds nus...

C'est là que je dormais.

En face, il y avait un hôtel, — *Cheval Blanc* ou *Lion Bleu*, — mais un hôtel où logeaient quelques officiers. Les officiers aiment à s'éveiller en musique. Conséquemment, chaque nuit, vers cinq heures, aux premières pâleurs de l'obscurité, — on leur venait donner l'aubade. Et c'est un air ineffable qu'on jouait, un air voilé, doux, susurrant, paresseux et fantasque, — un air exquis !

Et je l'entendais de mon lit, cet air. Je l'entendais en un demi-sommeil, je l'entendais sans l'entendre : une musique du Paradis !

Quelquefois j'étais enfoui sous les couvertures : l'air m'arrivait quand même, irréal, mystérieux, mais plus pénétrant à chaque mesure et plus caressant. C'était comme un frôlement de mélodie dans la moiteur du repos, dans la chaleur du duvet de plumes. Et je n'ai jamais su combien de temps durait l'aubade ; mais, chaque matin, en frottant mes yeux, je faisais comme une dévote qui aurait rêvé des harpes célestes. Je me fredonnais à moi-même l'air délicieux et fugitif. La sonorité vague me poursuivait, le frisson perlé s'égoûtait lentement... On me disait : « Mais qu'as-tu donc, gamin ? » Je n'avais rien : j'étais heureux.

Et ce seul souvenir me ferait aimer toute mon enfance.

C. Fuster.



LA CHANSON DE MADELINE

8

Il est vrai qu'avec le gros Pleaux, la coquette perdait son temps. Avec cette bûche, plus de musardise possible : sur sa peau de pachyderme, tout sortilège gauchissait. Le butor, pesamment, ponctuait sa dictée et labourait son ardoise couverte de chiffres, un sillon creusé au coin des balèvres. De la vertu ? Non, de la stupidité. Il n'entendait pas la tentatrice, voilà tout. Mais, à la récréation de dix heures, on le vit mendier, il empocha sans vergogne, je l'ai vu ! toutes les merveilles dont elle avait les mains pleines. Ce n'est qu'en absorbant les derniers reliefs que

l'avaloire se referma. J'en avais le cœur gros, et, m'emparant de Madeline :

— Oh ! et moi ?... lui dis-je violemment.

Elle me répondit :

— Il ne me reste plus rien.

Malédiction ! J'allai dans un coin ruminer mon obscure jalousie, tandis que, pratiquant le troc et l'enchère, comme un usurer, Pleaux revendait au détail, à ses camarades, le trésor de Madeline, déshonoré, vilipendé ! Et ce ne furent dans toute l'école qu'images d'azur céleste qui rayonnaient entre des mains sales, ailes d'émeraude s'ouvrant avec un crissement d'oiseau-mouche. Dans la salle maussade, se glissait tout un printemps de contrebande. C'en était agaçant !

Une grêle de pensums s'abattit sur Madeline. Elle n'était pas la seule coupable ; mais Pleaux s'en lava les mains, et le régent Tové, dans sa rancune, n'y regarda pas de si près. Elle eut à conjuguer des verbes longs d'une aune, à copier cent fois des phrases dont voici le plus gracieux spécimen :

Il serait convenable que je m'associe au travail de l'école et que je me répète que une ignominieuse fin attend les âmes vicieuses.

Avec son écriture malhabile et son français hésitant, jamais elle n'en serait venue à bout si, à la maison, je n'en avais fait les trois quarts.

Par charité chrétienne ? Non pas. Pour me voir pratiquer ainsi le pardon des offenses, elle avait d'abord dû me donner satisfaction. Le jour où elle m'oublait si vilainement, je l'avais poursuivie tout le long du chemin, au retour de l'école, de paroles amères.

— ... Tu lui as tout donné, tout. Et à moi rien...

Elle retournait vers moi ses yeux tranquilles :

— Mais, tu ne m'as rien demandé !

C'est vrai, j'étais venu trop tard ! J'avais tant de plaisir à la contempler que j'en oubliais tout le reste ! Pendant ce temps, Pleaux la dépouillait comme au coin d'un bois.

— Et pourtant, repris-je, lequel est le plus gentil des deux ? Dis ! il te prend tout ; moi, je partage avec toi toutes mes bonnes choses : les bonbons de ma marraine, mes cadeaux du nouvel an, tout. Et quand ta tante te fait des chagrins, c'est moi qui vais te consoler. Et je te fais tes devoirs. Dis...

Elle convint de tout ce que je voulus, et que j'étais le plus gentil des deux.

— ...Et voilà comme tu m'en récompenses, continuai-je. Tu me fais arriver en retard à l'école ; tu me distrais tout le temps ; j'ai perdu la moitié de mes bons points ; j'ai reculé de quatre places. Tout cela pour t'avoir trop écoutée. Et tu lui as tout donné, tout... Il pourrait se monter un magasin !...

Conciliante, elle me dit :

— Je te jouerai la comédie.

Mes yeux brillèrent de convoitise. Quand elle venait chez nous, en l'absence de sa tante, elle bouleversait toutes les robes de ma mère et se drapait dans un magnifique châle en crêpe de Chine, ancien cadeau de noce offert par des parents de Lausanne. Sur ce noir soyeux, les cheveux de Madeline paraissaient d'un blond plus distingué, dont la pâleur avait des reflets scandinaves. En se drapant dans le tissu souple et serré, dont on avait plein la main, elle s'écriait : « Je suis Marie Stuart ! » Et c'est encore sous ces traits qu'aujourd'hui je me représente une reine.

Mais le maquignonage de Pleaux, à cette heure-là, me paraissait le fin du fin. Je voulais du solide ! Me voyant faire la moue :

— Veux-tu que je t'en chante une ?

Cette fois, je fus grandement ébranlé ! Quand elle disait des chansons, j'étais tout autre, comme si un coup de baguette m'avait ravi sous un nouveau ciel, dans un prodigieux nouveau monde. Mais elle m'y prendrait plus. Ce que je convoitais, c'est merveille des merveilles, cette coiffure de toutes couleurs, avec ses jolis grelots

dorés, que j'avais mis à l'abri de mains iconoclastes...

— Ma Folie ? s'écria-t-elle. Mais tu l'as chez toi.

J'eus beaucoup de peine à lui expliquer que dépositaire ne veut pas dire propriétaire. Elle tombait des nues : comment, je voulais sa Folie pour moi tout seul ? Elle ne pourrait même plus s'en coiffer les doigts, quand il lui plairait, pour la faire sonner à en mourir de rire ? D'ailleurs, la marotte lui venait de sa mère. La comédienne avait cousu ensemble des morceaux de tous les décrochez-moi-ça du théâtre : pourpre, bure et velours, pourpoints, rhingraves, popeline rouge de courtisanes, Charlemagne tombé en guenilles, François Ier montrant la corde, loques de Ruy Blas ou de Triboulet... A cet arlequin de soie et de chanvre, elle suspendait en riant les petits *glin-glins* sonores. Et je les voulais pour moi tout seul !

— Mais je te les prêterai, lui dis-je, bon prince. Est-ce que je n'ai pas été le plus gentil d'eux tous ? Quand tu es arrivée à Cerniat, personne ne voulait te parler. J'ai dû aller te prendre par la main...

Ce souvenir sembla la toucher. Je vis sur son œil profond tressaillir ses longs cils d'un blond tendre :

— Ecoute, je te donne ma Folie, me dit-elle, mais tu me laisseras faire *glin-glin* toutes les fois que je voudrai !

VIII

La cuisante *châtaigne* qui, longtemps encore, la fit souffler sur ses pauvres doigts, ma chute aux bas-côtés de la classe, ne furent que le début d'une guigne noire, noire comme la canaillerie humaine. Maudit mois de mai ce fut tout un hiver qui entra en hurlant dans nos âmes enfantines. Sur le chemin de l'école, au lieu de l'oiseau d'or, nous souffla dans l'oreille le rire strident des trois Quenoupe.

Oh ! ces Quenoupe ! Elles se faisaient maintenant un jeu de nous poursuivre, de nous traquer à perdre haleine. Quand, à leurs misérables petites fenêtres, je découvrais, nous guettant leur face grimaçante, nous étions perdus ! J'avais beau presser le pas, crier à Madeline qu'il n'était plus temps de muser : nous avions le feu aux trousses ; pire que le feu, trois Furries.

Je craignais surtout la cadette, cette gale de Julianne : un petit bout de fillette de rien du tout, que j'aurais renversée d'un revers de main. Ah bien, oui ! Ce fut désormais l'épine de notre chemin d'écoliers. Quand son nez pointu se levait sur l'horizon, sauve qui peut ! A l'heure exquise où Madeline me contait ses histoires, des histoires vraies, s'il vous plaît, puisque nous y jouions chacun notre rôle : elle, la reine des Asturies, et moi, le prince André. tout à coup — hélas, pauvre prince ! et notre beau royaume, adieu ! — un rire grinçant nous jetait à bas de nos trônes, un petit diable nous hantait comme nos ombres en nous faisant des pieds de nez.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

Jamais embarrassé!...

Dans les cafés où je m'attable,
Je ne suis pas embarrassé,
Car je demande un délectable
„DIABLERETS" sans point hésiter.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.